

ALFRED REMY

Language Teacher and Musician

Succumbs Here at 66

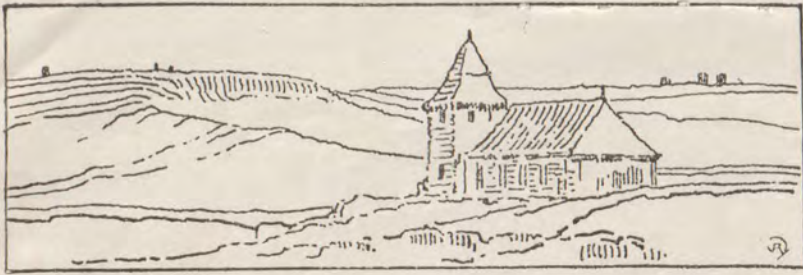
March 1 1937

Professor Alfred Remy, linguist and musician, a resident of Bronxville for many years, died Friday night at the Lenox Hill Hospital, after a long illness. His age was 66.

Professor Remy was born in Germany and came to this country at the age of 2. He received his A. B. degree from the College of the City of New York and his A. M. from Columbia University. He taught languages in the High School of Commerce, later becoming head of the Modern Language Division. When he retired from the public school system in 1933 he became associated with Fordham University and was appointed Professor of Modern Languages at Notre Dame College, on Staten Island.

Surviving are his widow, the former Egbertina Wiltrdinck; a daughter, Constance Johnson of Norfolk, Va.; a sister, Renata Remy, Professor of English at Hunter College, and a brother, Arthur S. J. Remy, Professor of Languages at Columbia University.

MRS. ANNA S. O'SHEA



MARCEL REMY

CRITIQUE ET CONTEUR LIÉGEOIS ⁽¹⁾



EN 1906, Marcel Remy, mourait dans une clinique de Berlin. Ce décès inopiné, mal connu, défraya la légende. En vérité, il succombait à une des maladies du siècle qui minent et rongent le cerveau.

Les journaux auxquels il collaborait annoncèrent sa fin ; ceux du pays sortirent les fleurs dont il convenait de couvrir un compatriote de talent mort à l'étranger.

La figure de ce Liégeois truculent, parti depuis quinze ans s'était effacée du souvenir, et son nom, répété dans les sphères musicales, n'avait auprès des masses nulle popularité.

Dans l'esprit des profanes, ce n'était qu'un exilé, qu'un bohème bohémianisant en pays de France et d'Outre-Rhin, allant de

(1) A la génération d'Aug. Donnay, d'Armand Rassenfosse et de plusieurs autres artistes qui furent chez nous des éveilleurs, appartenait une figure originale et aujourd'hui presque oubliée, Marcel Remy, qui fut il y a vingt-cinq ans un critique musical de haute valeur en même temps qu'un savoureux conteur du terroir. Pour contribuer à rendre à cette intéressante personnalité l'hommage qu'elle mérite, la maison Bénard va rassembler un volume sous le titre : *Ceux de chez nous*, la gerbe de ses contes familiers, accompagnée d'une notice biographique par M. Maurice Kunel. Celui-ci a bien voulu nous donner la primeur de larges extraits de son travail. Dans un numéro prochain, la *Revue wallonne* offrira à ses lecteurs la reproduction — que l'abondance des matières nous fait différer aujourd'hui — d'un des contes pittoresques de Marcel Remy.

hue à dia, qu'ils eussent coiffé du pétase de Montmartre ou du bérêt germain, si les affublements des Schaunard et des Wolff avaient toujours été de mise.

Mais pour les artistes et les virtuoses, pour les dilettanti et les épris de musique, pour tous les passionnés de chants et de lyres, Remy était un des oracles, un des prophètes écoutés, qui du haut de la chaire, auguraient dans le temple de la critique. Ceux-là le proclamaient un esthète, un guide sûr, un des découvreurs et des annonceurs signalant dans les courants multiples du monde sonore, les auteurs méconnus et les œuvres méritoires.

Musicien avant que musicologue, sensible plus qu'érudit, ce critique tenait dans son talent d'un docte savoir que d'un certain instinct divinatoire de « la bonne musique ».

Cueilli au milieu des sources susurrantes d'un don intérieur, son sceptre musical, pareil au coudre magique des sorciers, se courbait, quand du chœur des symphonies musicales il lui semblait ouïr la limpide beauté des harmonies naturelles.

Ce rameau, se pliant en arc flexible sous ses doigts, savait se redresser soudain, et, rigide comme une lame, se muait en férule pour châtier croque-notes, musicucux, cantateux défonceurs de claviers, fabricants d'opéras, tous les compositeurs de musique à recettes et à formules. Fustigeur impitoyable, portant haut la fronde et l'audace, il flagellait sans égard ni pardon les génies à décorations officielles et les gloires séniles constipées. Sa verge zébrante, persiflante et caustique balafrait en pleine face humbles manants et messires à plumets.

Tout implacable qu'il fût pour ce qui, de près ou de loin, touchait à la musique de cuistre, ce juge resta impartial, et rarement se trompa. S'il aida à renverser les fausses statues, il plaïda avec chaleur les saintes causes, et sa voix haussa souvent le ton jusqu'à l'enthousiasme pour annoncer comme un héraut, du haut de la tribune, l'entrée en lice d'un nouveau champion de l'art.

Né à Bois-de-Breux, en 1865, il était issu aux portes de Liège, d'une terre où les semis des traditions avaient fait éclore nombre d'instrumentistes, et que des artistes célèbres, Léonard et Vieuxtemps avaient sanctifiée.

Le service de Bellaire, comme dans toutes les communes du plateau riverain de la Meuse, la musique, art d'agrément, survit dans l'instinct populaire. Là, le moindre apprenti s'égaye d'un flûteau et, ne sachant la note, se fiant à sa mémoire comme à son oreille, module à l'envi les airs du jour. Tziganes de la terre wallonne, ils font chanter les violons, soupirent les flûtes, claironner

REMY, ALFRED, musicologist, writer; b. Elberfeld, Germany, Mar. 16, 1870; s. Jacob and Elizabeth (Wilckes) R.; educ. Gymnasium Coesfeld, (Germany), Coll. City of N. Y., Columbia Univ. D.E. GREES; A. B., A. M.; m. Elbertina Wiltedink, May 29, 1902. AUTHOR: Alarcón's Novellas Escogidas, 1905; Spanish Composition, 1908; First Spanish Reader, 1916; Translator of short stories and essays in "German Classics of the XIX Century" series, 1913. General character writing, text books, translations. Editor: Dept. of Music, New Internat. Encyclo. since 1901; Music Editor Supplement (2 vols.), 1924; Editor, Dept. Music, New Internat. Year Book, 1907—; Editor Baker's Blog, Dictionary of Musicians (3rd. edit.) 1913; Editor Seacik's School of Instruction for Violin (translated into English and French), 1922; School of Virtuoso, 1927. OFFICE: 156 West 56th St., New York, N. Y.; HOME: 31 Desmond Ave., Bronxville, N. Y.

204

OxFr

Remy Of Reims, Saint McGDA

Remy, Albert 1912-1967 WhScr 74, 77,
WhoHol B

Remy, Alfred 1870- AmlY, WhNAA

Remy, Alfred 1870-1937 Bsker 78,
NatCAB 44, WhAm 1

Remy, Arthur Frank Joseph 1871-1954
NatCAB 44

Remy, Charles Frederick 1860- WhAm 5

Remy, Charles N 1974 A-M-F-W-C 770

Cet étourneau n'est pas fait pour apprendre en volière, ni pour être catéché par des bonzes. Toujours, il montrera les dents à qui sent l'Institut ou l'institutaire. Seul, il étudiera l'harmonie, travaillant moins dans les traités que sur les œuvres. Les grands concerts symphoniques, d'autre part, achèveront de nourrir la moelle de son esprit ému par tout élan de haute et vraie inspiration. Dès lors, il se laissera emporter vers le monde suprasensible, dans ce domaine de l'âme sonore où sa fibre éolienne vibre à l'unisson de ce qui est musique et poésie.

Musicien par goût plutôt que par état, Remy fait son entrée dans la critique en dilettante. Il jette sa gourme de journaliste en de petits hebdomadaires jusqu'au jour où *l'Express* puis le *Guide Musical* en font leur censeur attiré.

Les diatribes qu'il signa dans le premier sont mémorables. Nouvel Hercule chargé de nettoyer les écuries d'Augias, il frotta rudement de son balai les établissements officiels et conservateurs et mit à mal maintes divinités jusqu'alors invulnérables.

Dans le *Guide* surtout, d'une tenue incontestée et d'une clientèle purement musicale, Remy se posa en maître-critique.

Ses chroniques, d'un intérêt croissant, étaient impatientement attendues. La lecture en était facile, spirituelle et vivante. Était-ce un compte-rendu de concert? Il piquait au vif du sujet, donnait la tonique, la dominante et la densité des productions entendues. Parlait-il d'un artiste? Ses jugements passés au crible de sa probité s'énonçaient avec une force persuasive, souvent même sous la forme impérative d'un verdict. Mais le peu de valeur du sujet, mettant sa plume en joie, lui faisait parfois tirer une pièce d'artifice éblouissante, où il semait, en bouquets de fleurs et d'étoiles, la cinglante ironie de sa verve caustique.

A vingt-six ans, sans profession classée, bohème toujours, il s'en va tenter fortune à Paris. Seulement, ce n'est plus le Paris de Rousseau « où un jeune homme avec une figure passable et qui s'annonce par des talents est sûr d'être accueilli », et les conseils du père Castel à Jean-Jacques, « si les musiciens ne chantent pas à votre unisson, changez les cordes et voyez les femmes » ne sont plus aussi recommandables.

Ils sont des milliers maintenant qui débarquent dans la « Ville-Lumière » avec quinze louis d'argent comptant, une comédie ou un projet de musique sous le bras.

De temps en temps, là-bas, un de ces exilés fait sa trouée ; les autres parviennent tout au plus à y vivre ou végètent sur le gra-

bat, dans un carré de maison ignorée, jusqu'au jour où, ayant mangé leur ultime denier, ils crèvent à l'hôpital ou rentrent, enfants prodiges, au foyer champêtre qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Remy fut de ceux qui se cramponnèrent dans cette Babylone de l'art. Pendant cinq ans, il y mena la vie d'émigré. Dans la marée de l'existence, sa barque, sans cesse cahotée, maintes fois faillit prendre eau. S'il n'atteignit les hauteurs d'une mer étale et se-reine, il n'échoua point au port.

Critique toujours, il servait les « Correspondances de Paris » au *Guide Musical*. Arrivé en pleine période Franckiste, à l'aube de la renaissance musicale illustrée par les d'Indy, les Chabrier, les Debussy, il trouva milieu et matière à chroniques. Ses articles, farcis de judicieux aperçus, reflétèrent avec une pénétrante sagacité la troublante production de l'époque et dressèrent sur le pavois de jeunes personnalités entrées aujourd'hui dans l'ère du triomphe.

Il se hissa ainsi, degré par degré, jusqu'à la grande presse et devint collaborateur du *Temps*.

A moins d'être rédacteur officiel d'un gros quotidien, le journaliste n'a que des revenus précaires. Force lui est de faire appel aux subsides paternels et de courir les petits emplois avec leurs chances et aléas ; professeur de piano, violoniste de brasseries, secrétaire d'occasion, répétiteur de chant, musicien de cirque, second chef d'orchestre à cent francs par mois, toutes les fatigantes corvées et besognes subalternes auxquelles doivent s'agripper pour vivre ceux qu'un rêve de liberté a bercés de lents ou de faux espoirs. Tous fils du Grand Érrant, Julien Sorel ou Jean-Jacques, ils s'aventurent dans le vaste monde, deviennent laquais, bonisseur ou trucheman, tantôt exhibant au public des jeux de Fontaine ou accompagnant Monseigneur l'archimandrite de Jérusalem. Mais, la Fontaine cassée et Monseigneur mort, il faut aller plus loin et recommencer sa vie.

En 1897, il est à Berlin au service du *Temps* pour l'envoi de correspondances relatives à la politique allemande. Quelque autre eût trouvé là peut-être, une occasion de percer. Lui, ne retira de cette mission aucun des avantages qu'elle semblait comporter.

La politique est un art scabreux. Elle relève de l'expérience et réclame un tact, une prudence, un flair exceptionnels, surtout, quand elle concerne deux pays qui ont entre eux des rancœurs inassouvies. On était alors en 1898, en pleine affaire Dreyfus. Sa

plume fut-elle trop libre...? Il retomba, comme avant, dans l'incertitude.

« Si j'avais une position assurée, écrit-il, je n'aurais que faire de personne. Mais les journaux ne sont jamais sûrs. Avec cette affaire Dreyfus dont les gazettes de Paris remplissent leurs colonnes, on m'a déjà refusé plusieurs articles. Ensuite, une fois les sessions politiques closes, mon rôle sera fini ici. C'est pourquoi, dès maintenant, je cherche des leçons... En ce moment, je donne le cours de perfectionnement et de littérature à des professeurs allemands qui devront plus tard enseigner le français dans les Athénées. Je dois aussi faire des conférences à un cercle subsidié par la ville. On est très économe ici et les salaires sont très bas. »

Et le voici usant de l'influence de son père pour obtenir des recommandations de hauts personnages. Elles lui sont indispensables pour des leçons dans les ambassades, auprès des jeunes attachés qui ont toujours le désir d'être promus à Paris et qui ont besoin de connaître la langue purement. « Cela servirait aussi pour entrer à l'état-major de l'Académie militaire dont tous les officiers, en prévision de la guerre, doivent savoir le français. « Si Monsieur de X... était bien disposé, il me donnerait par votre entremise un billet disant qu'il me connaît, ainsi que ma famille, et qu'il se fait un plaisir de me présenter au personnel des ambassades berlinoises. Avec ça, j'irai directement aux légations turque, japonaise, russe, etc... où j'espère trouver du travail à bon prix. J'ai tâché d'y aller, mais inutilement, car on se défie ici des étrangers. »

Malgré une connaissance parfaite de l'allemand, de nature à lui concéder des avantages pour son introduction dans la société berlinoise, il ne put jamais franchir le seuil des hautes sphères diplomatiques. Si reconnaissant qu'il fût à la Germanie de son généreux foyer musical où il puisait des jouissances précieuses à son âme d'artiste, on savait qu'il n'approuvait guère tout ce qu'il voyait là-bas. « Dans ses « Lettres de Berlin » au *Journal de Liège* et à l'*Indépendance belge*, il fonçait de la lance contre les abus du système allemand ; ce qui lui valut maintes fois des descentes domiciliaires et des répliques germanophiles. Ses intentions éventées, les cercles lui restèrent fermés.

A Charlottenbourg d'ailleurs, ses journées étaient celles d'un noctambule parisien, il y vivait ouvertement à la française. Levé vers les quatre heures de l'après-midi, il travaillait quelque peu dans ses papiers, puis fréquentait jusqu'au lendemain les cafés de nuit

à musique tzigane. Jamais, pendant ses dix ans de séjour à Berlin, il ne pénétra dans une brasserie allemande. Tous ses repas, il les prenait au restaurant italien, « Au Bersagliere » et Holzen Dorfstrasse 19, il habitait un appartement français ! Il était coté.

C'est en vain qu'il brigue « un petit coin dans l'entourage du consulat » et qu'il sollicite du gouvernement belge « la rédaction de quelque mémoire sur une question industrielle, ou sur l'enseignement de certains cours musicaux qui se donnent dans les conservatoires et universités allemands », la chance à nouveau lui est contraire.

Sa situation n'est pas stable. De cet au jour le jour, il commence à sentir l'insuffisance et l'incertain ; les fondements sur lesquels se bâtit l'édifice de sa vie manquent d'aplomb et de solidité. L'insoucieuse jeunesse se satisfait de châteaux en Espagne et escompte les richesses à venir ; mais, à l'âge mûr, tous les palais ruinés par les déboires, hantés par l'amertume, minés par la malchance et la désillusion, s'effondrent. L'expérience nous ramène des rêves à la réalité, fait nos désirs plus humbles, plus pressants et plus humains. Avoir moins d'ambition et plus de certitude ! Il s'accommoderait maintenant d'un poste fixe, d'un simple emploi ; il sollicite une place de Contrôleur de wagons-lits !

Dans ses résipiscences, la vie ne lui fut pas clémente et se vengea durement d'avoir été narguée. Elle ne lui accorda ni faveur, ni repos, et le força, bohème assagi et mûri, à quêter des élèves et à doubler ses collaborations. Rancunier et cruel, le mauvais destin ne fit point trêve. Perfidement, insidieusement, il l'atteignit à la tête, trouvant un malin plaisir, une secrète volupté à frapper où son adversaire devait le plus souffrir. Remy devint sourd.

Qu'on songe aux angoisses perpétuelles d'un homme dont le gagne-pain est de source sensorielle, et qui, de jour en jour, voit se racornir et s'alourdir les fils sonores d'une vibrante sensibilité.

Un artiste comme Beethoven, même sourd, continue à s'énoncer et réalise ses plus belles pages, son génie étant tout en création intérieure. Mais pour quiconque ne frémit qu'au contact des œuvres d'autrui, sentir se refermer de plus en plus le cercle des harmonies autour de soi, n'est-ce pas le pire et le plus sombre des présages ? La fatalité, en isolant Remy du monde musical, lui ôta, du coup, presque toutes les ressources de son existence.

Dépossédé des facultés qui lui avaient valu ses plus grandes joies et ses meilleures extases, sentant de jour en jour se restreindre

dre sa communion d'avec les vivants, il n'eut d'autre recours que de trouver en soi tout le bonheur encore possible en ce monde.

Un tel choc, auquel eût résisté un être bien trempé, brisa la dernière résistance d'une nature fatiguée, surmenée, d'un neurasthénique qui depuis longtemps se raidissait contre l'impossible.

Cette existence trouble, agitée, tracassée par le souci continu d'un mieux-être, aigrie par des malchances et des avatars continuels, aggravée par la nostalgie d'un perpétuel exil, s'acheva lamentablement, loin de toute affection, dans une chambre d'hôtel.

Le 9 décembre 1906, dans cette froide et impersonnelle cité de Berlin, un portier alla déclarer au bureau des sépultures la mort de Marcel Remy.

Holzen Dorfstrasse, l'autorité vint apposer les scels ; un bureau jonché de papiers où gisent pêle-mêle des coupures de journaux, des valeurs et des lettres d'amour ; des revues empilées un peu partout ; des partitions éparses restées ouvertes ; un piano démonté dans un coin, attestaient le passage d'une vie désordonnée et réprouvée par le sort.

Ils furent deux, arrivés pendant la nuit, de Liège et de Vienne, son frère Albert Remy et la danseuse Gwendolen Allan, qui accompagnèrent à son dernier voyage, sa dépouille mortelle sur cette terre étrangère.

*
**

De même que Janus présentait deux visages, l'artiste en Remy avait double figure : le musicien cachait un conteur.

Pour expliquer la face dernière de son talent, il sied de rappeler que Remy étudia à l'Athénée, au Collège St-Servais, et qu'il poussa jusqu'à l'Université pour y suivre, un certain temps, des cours de philosophie.

Sans rien mener à bien, il se nourrit le cerveau à toutes ces crèches d'instruction et acquit un bagage assez disparate. Sa plume opposa aux vertus des classiques, la franche liberté d'un outil travaillant avec l'aisance et les imperfections de la nature.

Cette plume de critique et de journaliste se haussant jusqu'à la sensation d'art, devint un instrument bien personnel entre ses doigts, quand tout à coup elle se mit à traduire en une forme simpliste, naïve et originale, les remembrances intimes de sa vie d'enfance.

L'affection sans cesse grandissante qui le rendit sourd, fut une des causes, si pas la seule, qui le déterminèrent à s'extérioriser dans les rappels charmants de sa prime jeunesse.

Jusque-là, il avait vécu, s'éparpillant, l'âme expansive attirée par des goûts divers, par des affections multiples ; retenu par mille choses du dehors, il s'oubliait lui-même. L'adversité le força à un complet retour en soi.

Maintenant qu'un mal inéluctable l'isole de ses semblables, il en est réduit à exister en marge du monde, à remâcher ses pensées, à se complaire dans sa solitude. Impuissant à échafauder une seconde vie, le cœur vieilli, il se met, bien avant l'âge, à revivre le souvenir heureux des heures passées.

A une petite lieue de Liège, sur la côte montagneuse du pays de Herve, le long de la grand-route bordée d'ormes qui conduit par Beyne et Fléron vers Aix-la-Chapelle, est sis le hameau de Bois-de-Breux.

L'été, par leurs portes ouvertes, des petits cafés de village montrent leur paisible comptoir et leur innocent jeu de flèches ; des maisonnettes reposent fermées et sérieuses comme de braves gens qui font la sieste ; des poules picorent sans hâte en des avant-cours, au seuil de vieilles granges, et plus loin, passé la voie ferrée, viennent quelques fermes espacées d'apparence coscuse, et l'église qui déverse sur la chaussée ses patronages d'enfants, son flot de vieilles bigotes et de jeunes laitières aux joues couperosées.

La ferme où Remy vit le jour est retirée au milieu des prai-

gnolias en fleurs. Entre deux hauts acacias, la barrière ouvre sa grille sur un passage qui longé la grange, mène aux étables, à la basse-cour et aux vergers dont on aperçoit les pommiers chaulés vers le pâlis vert du clos. Patrimoine auguste des grands-parents, asile bienheureux de son espiègle et folle enfance !

Le cœur lui battait à la mémoire des jours vécus auprès de tant d'âmes simples. Le grand-père et la grand-mère, braves gens, recelaient sous leur écorce un peu rude de fermiers-villageois des trésors inavoués de profonde tendresse. Auprès d'eux, Trinette, une vieille fille, au service depuis toujours, avait fini par être de la maison. Il y avait aussi Vieux-Jean, le charretier, et Thomas, le valet de ferme.

Non loin de là, demeurait tante Dolphine qui parlait toujours français avec les étrangers ; et plus bas, c'était chez parrain, un

vieux grogneur n'aimant pas à délier sa bourse. Puis, venaient ceux du village : le riche monsieur Lamburquin avec qui ses grands parents jouaient aux cartes, Pierre Lurtay, le tueur de cochons, le gros Baiwir, la sotte Garitte Légipont, la grosse « crolêye » Gômel, « les ceux de chez Mohette », les filles de chez Matrixhe, chez Djôr, chez Hamaindes, chez Bânnire, chez Lorimiel.

Ainsi la pensée le retransportait vers les décors et les figures que connut son âge d'or. Après plus d'un quart de siècle, son imagination les lui rendait aussi familiers, aussi vivants qu'alors. Charmant leurre qui lui restituait son âme d'enfance et peuplait ses rêves de tout ce qu'il avait le plus aimé. A cette illusion son cœur s'était rénové, son esprit rajeuni, ses yeux même, trompés par ce mirage, revoyaient fictivement dans le passé. Il réincarnait vraiment son premier être. Dans l'atmosphère présente recrée, il vivait les mêmes scènes qu'autrefois, il frémissait des mêmes sensations, souffrant et jouissant tour à tour des sentiments qui l'avaient affecté ou transporté jadis. Le voici chassant les poules sur la lessive, se barbouillant au tonneau de sirop, lâchant des hannetons dans la sacristie et jouant aux barres avec les filles. Puis c'est le jour de la première communion avec sa tournée aux pièces de cent sous, et celui où, avec Vieux-Jean, il va boire du « france » à une batte de coqs et toutes ces heures de fête où il s'amuse à pousser au « tourniquet » d'a Marêye !

Tout cela fut revécu. La plume n'y eut que faire. Passive et fidèle, elle transcrivit avec une simplicité volontairement maladroite et touchante, ces tableaux parlants que publia de 1901 à 1906, dans le *Journal de Liège*, sous les pseudonymes de « Li Houlêye Mayanne », « li Vicomte de Tîmps passé » et de « Mamé », le très original auteur : Marcel Remy.

« Les ceux de chez nous » ce sont ceux de la race : les paysans terrés dans leur clos comme des sangliers dans leur bauge, les autochtones, les casaniers, tous ceux qui, nés sur la terre wallonne, y meurent en perpétuant les traditions, les mœurs et les coutumes du pays.

« Les ceux de chez nous » ce sont les villageois, les rudes campagnards dont la vie moulée sur celle des ancêtres, reflète le faisceau des vertus foncières et la masse des préjugés du peuple.

Loin des rustres bestiaux des kermesses, des âpres et cupides flamandiers, des miséreux fouisseurs qui sèment dans les terres caillouteuses de Campine autour de misérables cabanons, les nôtres, moins frustes que les Kees Doorik, moins pauvres que les gens

de Tiest, représentent en ces pages les types communs de Wallonie.

Ils ont gardé une simplicité de vie élémentaire : leur existence journalière rappelle, dans ses gestes, quelque chose de l'humanité patriale, et leur âme, qui toujours porta en elle un peu d'extase naïve, s'étonne et s'émerveille aux contemplations des choses inconnues comme aux récits feuilletonnesques. Leur candide ignorance entretient les vieilles croyances ancrées à la terre et que, de bouche en bouche, de fils en fils, on transplante dans le limon du cœur prêt à fructifier à chaque génération. Chez tous, les mêmes événements se retrouvent avec la même force de signification : un baptême, une communion y conservent une valeur d'actes primordiaux et se fêtent dans le rituel des pascalités religieuses et des bombances païennes.

On les revoit dans les contes de Remy tels qu'ils sont, ni meilleurs, ni pires, avec leurs instincts brutaux, leur parler rude, leurs idées étroites, mais pleins de cette gaieté luronne, de ce rire jovial et franc qui témoignent de la robuste et insouciant philosophie dont ils savent nimer la vie.

A ce mérite, l'œuvre en joint un autre : celui d'avoir mis à nu, dans toute sa complexité déroutante, une âme enfantine.

La psychologie de l'enfant fut une note nouvelle dans la littérature contemporaine. Personne ne songeait, il y a un demi-siècle, à étudier ce petit être agissant dans l'orbe d'une existence factice, irréaliste. Des écrivains nous firent récemment voir dans les limbes inexplorées cette jeune âme. Un peu de ses souffrances nous furent révélées par « Poil de Carotte » et contées dans les romans de Vallès et Frapié. L'enfant, depuis toujours, avait peuplé les fictions des auteurs, mais il n'y avait joué qu'un rôle de figurant pour les besoins de l'histoire. Avec ses derniers analystes, le gosse est passé acteur, nous le voyons, l'écoutons, le jugeons dans les multiples rôles de sa vie illusoire.

Etre imparfait, transitoire, il ne sait du monde que la représentation sensible de ses apparences ; en dehors, tout lui apparaît, inconnu et mystère. L'esprit, où la raison n'a pas encore racine, le laisse ignorant des vertus et l'abandonne aux instincts de sa nature. Mais né sensible, il vibre extraordinairement. Son petit être sensitif s'ouvre et se ferme au moindre frôlement ; il frémit, tel un roseau souple, aux souffles d'une vie qu'il aborde.

L'auteur de ce livre, après trente ans, a retrouvé en ses in-

times méditations l'état d'âme de sa prime enfance. Sa sensibilité de poète l'a reconduit vers les dons et les faiblesses des tout petits, naturellement gourmands, fêtus, curieux, égoïstes, autoritaires, mais aussi combien naïfs, craintifs, amusants à force d'ingénuité et d'émerveillement facile. Cerveaux légers, fols et fantasques ! Leurs réflexions sur une vision de la vie qui nous fut dévolue et que nous avons oubliée, nous paraissent inattendues et parfois déconcertantes, tant elles désarçonnent notre vieil esprit logique. Cette tête distraite de l'enfant qui parle et répond à cent choses à la fois, cette pensée fugace qu'un vol de mouche emporte, sont des traits admirables de l'insouciance juvénile.

« Mamé », le pseudonyme dont Remy signa ses contes, peint à lui seul la mentalité du gosse de chez nous. « Mamé » dans le langage familial, se dit du chérubin docile qu'on gâte et choie, mais aussi malignement des gamins tracassiers, espiègles et taquins. Et de fait, il y a des deux dans le petit diable qui raconte ces histoires : bon cœur par nature, libre d'instinct, folâtre par fantaisie, esprit vif, oubliant vite, s'amusant d'un rien, c'est l'image frappante du gavroche malicieux, de l'enfant terrible qui chaque jour, musardant à sa guise, suit ses désirs, accomplit ses volontés, se permet tout, dût-il en rendre compte, le soir venu, devant la verge correctionnelle.

Retrouver les émotions d'enfance, les ressusciter, les ramener au jour, c'était un art ; c'en était un autre de les exprimer avec force et vérité.

Nées chez un enfant élevé dans la bourgeoisie des villes et l'entourage de gros fermiers suburbains, ces impressions tiraient leur richesse du milieu même et ne pouvaient être rendues sans participer de cette culture mi-paysanne, mi-citadine.

Pour conserver à ses écrits toute la succulence du terroir, Remy recourut au langage des gens de chez nous qui jargonnet, sous le nom de français, une langue hybride à travers laquelle transsude son origine patoisante. Dans cet idiome original, franco-wallon, il fixa le pittoresque, la saveur, le parfum qui s'échappent des expressions populaires, tel le fumet qui monte des ragoûts familiers. Son style épousa jusque dans sa forme, primitive et simple, la tournure particulière au dialecte du pays de Liège. Si les aspects originaux, divertissants et folâtres de l'œuvre se détachent donc avec autant de relief, cela tient d'un côté à la subjectivité de la plume donnant aux récits une vitalité de scènes

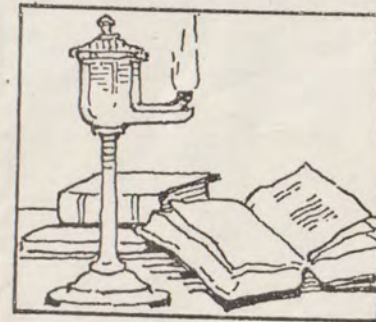
prises sur le vif, et d'autre part, à la justesse d'observation et à l'exactitude des images.

La beauté de tels contes réside moins dans l'imprévu des histoires que dans leur facture. Toute en rehauts, en petites touches, éparpillée dans les détails, c'est elle qui donne la couleur et l'originalité au texte.

Œuvre d'humour, assurément, et d'humour bien wallon où la morale s'érige en paradoxe et les personnages sont en charge. Parfois, les êtres y rappellent les fantoches de théâtres populaires et les scènes font penser aux guignols des champs de foire. Mais le rire n'y étale pas qu'une grosse joie bouffonne ; d'essence plus précieuse, il naît des accouplements d'idées les plus étranges et des trouvailles les plus imprévues.

Tout cela est l'expression d'une sensibilité et d'une observation rares, au service d'une plume qui fit de ces contes une œuvre humoristique, charmante et délicieusement originale.

Maurice KUNEL



les pistons, soufflant dans tous les cuivres, râpant sur tous les bois, jouant de tout à l'aise sans se connaître en rien.

Dans la famille Remy, où chacun des fils avait son instrument de dilection, le flageolet et le tuba troublaient irrévérencieusement de leurs airs de foire, l'étude austère et silencieuse du notaire, père de l'artiste.

Le futur critique, adolescent, couvait d'un amour maternel un trombone dont il barytonnait en chambre, aux fenêtres, sur les toits, sous des accoutrements comiques et clownesques!

Fantasque, lunatique, extravagant, il fut toute sa vie un étrange sire. Avant qu'un fol désir de conquête et d'aventure ne l'emportât du pays, il avait fondé dans sa ville des orchestres funambulesques qui firent, vers 1883, la joie d'une bande de lurons. L'un de ces clubs est resté fameux. Il tenait ses assises rue Saint-Jean, dans un grenier servant d'atelier de peinture au poète wallon Henri Simon. L'espèce de trappe qui donnait l'accès du céleste local valut au cercle sa plaisante enseigne : « Le Tap'-cou-Club ».

Ils étaient une dizaine, la plupart des amateurs, à suivre les séances qu'abritaient ces combles. Chaque samedi, on grimpait marche par marche vers cette salle à lucarnes, porteur de son faux Amati ou de sa clarinette de rencontre.



Marcel Remy (1865-1906)

Il y avait là, voisinant au pupitre des premiers violons, un certain Nicolet du Conservatoire, perdu de vue, et un étudiant en philosophie, M. Scouff, aujourd'hui professeur de rhétorique à l'Athénée de Tongres; Théo Strivay, un peintre doublé d'un baryton y jouait de la clarinette; Dehosse, un autre bohème, tenait la partie de hautbois; Simon et Henri Clochereux avaient les rôles de seconds violons; un grand diable de Flamand y râclait du violoncelle, et d'autres Liégeois, dont Hubert Goossens, étaient préposés aux batteries; bref, phalange unique que celle-là où peintres trompetaient, étudiants violonnaient, où tout le monde musiquait.

Remy en était maëstro, et quel maëstro! Juché sur un vieil

escabeau, suivant ses feuilles pêle-mêle sur un porte-musique, le bâton à la main, il gesticulait devant la troupe d'histrions qui tonitruait vers le ciel: « Typhus-polka » ou quelque « Cochonnerie pour clarinette » de son cru. Ce boute-en-train n'avait pas son pareil. Mime, imitateur, jongleur plein d'esprit, improvisateur de talent, il accouchait d'hilarantes fantaisies, où il présentait « Mireille » à la façon de Berlioz et « Guillaume Tell » réorchestré par Wagner. Parfois, s'attachant, violon, clarinette, flûte et trombone autour du cou, comme un oiseleur son collier d'appeaux, ce paillasse commençait sur un instrument tel air qu'il achevait sur d'autres; à moins que, casqué d'un haubert de figurant, une barbe noble au menton, déguisé en chevalier du Saint-Graal, il n'entonnât ce chant de Lohengrin qui, sur ses lèvres de bohème imitant, l'accent d'une interrogation fatidique:

Et maintenant, je veux savoir quel sort m'attend?...

Sous ses oripeaux de bouffon amuseur, le pitre cachait une belle intelligence et une âme réellement musicienne.

L'un de ses professeurs, M. Emile Dethier, retiré à Méry, dans cette charmeuse vallée de l'Ourthe si douce au repos, nous évoquait d'une verve libre et enjouée, la figure de son extravagant élève:

« Ce sacré gamin avait toujours un mauvais tour dans son sac ou quelque lune dans le cerveau! De certains jours il brouillait tout, on n'en pouvait tirer une gamme bien faite; par contre, d'autres fois, il vous stupéfiait. Assis au piano, il exécutait de mémoire, avec une aisance de prodige, une partition de Haëndel ou quelque œuvre de Borodine, de César Cui, de cette jeune école russe qu'il affectionnait. N'eût été la technique de l'instrument qui parfois le rebutait, il était de taille à tout connaître par lui-même. Rien ne lui apparaissait difficile ou nébuleux, il pénétrait chaque nouvelle étude avec une lucidité et un goût d'une pureté étrange. Il y voyait d'un coup et seul; ses interprétations ne laissaient rien à reprendre. Plus tard, en amis, nous jouâmes des morceaux à quatre mains. Je me souviens même avoir déchiffré avec lui, les parties d'une quartette qu'il avait composée. Garçon de talent, mais irrégulier, désordonné, impulsif, fantaisiste à l'excès, il lui arrivait de frapper chez moi vers les onze heures du soir et d'y rester jusqu'au matin à lire au piano la partition de « Judas Machabée ». Il était de ceux dont le cerveau indépendant doit s'occuper sans trêves. Le moindre joug lui pèse et le fait bondir comme un démon furieux.